

Bienvenue, **Invité**
Merci de vous [identifier](#) ou de vous [inscrire](#). [Mot de passe perdu ?](#)

Forum >> Le Jazz >> LE BLOG DE JAZZ MAGAZINE

Massacre par Wolfgang Mitterer (1 lecteur(s)) (1) Invité(s)

REPONDRÉ Ajouté aux favoris : 0

SUJET: Massacre par Wolfgang Mitterer

Outils
#526

jazzadmin (Admin)



Administrateur



Messages: 242

DECONNECTER PROFIL

Massacre par Wolfgang Mitterer 1 Semaine, 3 Jours ago

Karma: 2

Scène nationale de Saint-Quentin-en-Yvelines (78), le 9 octobre.

Massacre, opéra pour 5 chanteurs, 9 instruments et électronique, de Wolfgang Mitterer, sur un livret de Stephan Müller et Wolfgang Mitterer, d'après Massacre à Paris de Christopher Marlowe.

Mise en Scène de Ludovic Lagarde, dramaturgie de Marion Stoufflet, scénographie de Ludovic Lagarde, Création vidéo de David Bichindaritz et Jonathan Michel.

Elizabeth Calleo (Duchesse de Guise, soprano colorature), Valérie Philippin (Roi de Navarre, soprano), Nora Petrocenko (Reine de Navarre et Catherine de Medicis, mezzo-soprano), Jean-Paul Bonnevalle (Henri III, contre-ténor), Lionel Peintre (Duc de Guise, baryton), Stéfany Ganachaud (danseuse).

Wolfgang Mitterer (électronique) + Ensemble remix dirigé par Peter Rundel : Vitor J. Pereira (cl), Simon Breyer (cor), Simon Powell (tb), Jonhatan Ayerst (p), Vitor Pinho (clavessin, harmonium, célesta), Angel Gimeno (vln), Trevor McTait (vln alto), Antonio A. Aguiar (b), Mario Teixeira (perc).

Après-concert : Louis Sclavis (ss, bcl), Herbert Pirker (dm), Wolfgang Mitterer (électronique).

Né en 1958, grandi au Tyrol parmi les instruments à vent et la musique d'église, formé à l'école supérieur de musique de Vienne, le compositeur de cet opéra contemporain ne nous est pas totalement inconnu. Yves Robert rencontré dans le hall nous raconte avoir joué avec ce spécialiste de l'électronique ancien organiste. Nous avons au moins chroniqué son «Radio Fractal / Beat Music» publié par Hat Hut et enregistré en concert à Donaueschingen en 2002 avec Max Nagl au sax baryton, John Schröder à la guitare électrique, Herbert Reisinger à la batterie et un environnement de platines et d'électronique. À Saint-Quentin, hier soir 9 octobre, nous changions cependant de dimension.

Ce que nous avons vu d'abord. Une scénographie dépouillée, avec un plateau vide, et des personnages dont les entrées et les sorties nous échappent. Ils sont là, puis ils ne sont plus là, surgis ou s'effaçant soudain de l'obscurité en fond scène. Une série d'écrans, diffusant comme une espèce d'actualité brouillée, parasitée. Un photographe se déplaçant sur des rails et traversant de temps à autre l'espace scénique à l'avant-scène, comme un reporter, pour saisir des gros plans des acteurs captés dans les phases de cette hystérie qui semble traverser l'Histoire. Si les images fonctionnent, ce photographe qu'on voit sans voir est le seul excès scénographique, seul élément susceptible de nous distraire du sujet. Le sujet : la Nuit de la Saint Barthélémy et les luttes de pouvoir qui s'y sont tramées en arrière-plan. Costumes d'époque et les convulsions d'une danseuse nue que les personnages poussent du pied sur le sol, représentation de la chair suppliciée, pitoyable et fascinante, évoluant dans une fluidité gestuelle exceptionnelle, seul élément fixant la compassion du spectateur d'une œuvre par ailleurs résolument anti-kitsch, portée par une volonté quasi-brechtienne de distanciation.

Des voix splendides, aux registres très larges, beaucoup de voix de tête et le suraigu des femmes. Orchestre anti-symphonique, avec une palette de timbres individualisés d'une incroyable étendue sur laquelle la partition se déplace rapidement, avec une fluidité qui rappelle les mouvements de la danseuse et qui parle à l'auditeur façonné par les réflexes de l'amateur de jazz. Ce ne sont pas seulement les pizz de la contrebasse, les voicings momentanés ou les clusters free du piano, les gestes de battre du percussionniste ni les fugitifs élans de saxophone free adoptés par les cordes ou la clarinette qui nous ont semblé familiers, mais cette circulation de l'orchestration qui phrase, dans une continuité splendide avec le prodigieux environnement électronique qui enveloppe la salle... Environnement ? Enveloppement ? Les termes sont inexacts. On n'est pas dans l'hypnose techno, mais dans le phrasé. Ça phrase constamment (avec de la nuance et de l'espace), ça discourt, et cette continuité fonctionne tout autant dans la profondeur de champ polyphonique. Cette richesse d'orchestrals et discursive est proprement captivante, et l'on espère réentendre cet opéra créé en 2003 au Wiener Festwochen et répris récemment au festival Musica de Strasbourg.

En seconde partie, Wolfgang Mitterer s'installe derrière ses mini-claviers, son ordinateur et son petit bazar électronique, rejoint par le batteur Herbert Pirker et Louis Sclavis. Là encore fluidité entre l'électronique et les instruments, entre les rythmes électroniques et la batterie, à l'intérieur même du jeu de batterie, entre les sources sonores déclenchées par Mitterer, entre synthèse sonore et échantillonnage (parfois échantillonnage et traitement en direct de la musique live nous a-t-il semblé), entre les différents champs de la matière électronique, entre ces multiples fonctions que Mitterer réunit entre ses doigts (d'une espèce de comping multi-timbral au phrasé, en passant par le drumming polyrythmiques des machines, le badigeonnage électronique orchestral et les riffs en forme de loops).

Franck Bergerot

Envoyer un rapport au modérateur Connecté

Dernière édition: 10-10-2008 à 15:50 Par jazzadmin.
L'administrateur a désactivé l'accès public en écriture.

REPONDRÉ

OK Saut vers forum :

Développé par FireBoard



CE MOIS-CI, ABONNEZ-VOUS A JAZZ MAGAZINE ET RECEVEZ LE CD "THE HAWK FLIES HIGH" !